

LE TRAVAIL AVEC DU SENS : LE PASSAGE DE L'EMPLOI AU TRAVAIL QUI SOUTIENT LA VIE

LAURA MORA CABELLO DE ALBA

*Professeur de Droit du Travail et de la Sécurité Sociale
Universidad de Castilla-La Mancha*

“Découvrir la possibilité de disposer librement de son énergie
représente pour un ou une occidentale un chemin de guérison”

Une nouvelle culture de l'énergie.

Par-delà Orient et Occident

Luce Irigaray

RESUME

Cet article aborde une nouvelle narration du concept de travail qui s'appuie sur un changement de civilisation. La civilisation patriarcale millénaire est en train de s'écrouler grâce à la lutte pacifique des femmes. Celle-ci entraîne avec elle le capitalisme dans sa décadence, une de ses créations les plus récentes et déprédatrices. Et elle génère une nouvelle civilisation, précisément dans ce contexte de crise, pour laquelle il est nécessaire de repenser le travail comme paradigme d'une existence porteuse de sens, comme une action nécessaire au maintien de la vie. Dès lors, la nécessité politique d'un nouveau pacte sexuel et collectif apparaît, dont la source première serait la richesse et le sens du travail.

MOTS CLEF : travail, emploi, nouvelle civilisation, pacte sexuel, patriarcat capitaliste, femme, homme, vie, processus constituant.

ABSTRACT

This article discusses a new narrative of work concept based on a change of civilization. The millennium patriarchal civilization is crumbling through the peaceful struggle of women. This brings with it the capitalism in its decline, one of his latest most predatory creation. It is generating a new civilization, precisely in this context of crisis, for which it is necessary to rethink the paradigm of work as a carrier existence of sense, as an action necessary to maintain life. So that the primary source of wealth and sense of work needs a new social and sexual agreement.

KEYWORDS: work, employment, new civilization, sexual pact, capitalist patriarchy, woman, man, life, constituting process.

SOMMAIRE :

- 1- *Le travail en processus reconstituant.*
- 2- *Un changement de civilisation : quel travail, pour quelle société, pour quelle planète.*
- 3- *Le retour de l'emploi au TRAVAIL.*
- 4- *Un nouveau pacte sexuel, un nouveau pacte collectif.*
- 5- *Le travail avec sens, le travail qui soutient la vie.*

1- Le travail en processus reconstituant¹

Il est nécessaire de parler de processus reconstituant du travail alors que nous sommes en train de vivre depuis quelques années déjà, avant même le début de la crise, un processus destituant du travail, du concept du travail propre à la société patriarcale capitaliste. Cette reconstitution est à la mesure de la nécessité actuelle d'un processus politique rénovateur, c'est-à-dire de l'urgence de mettre au centre du débat des questions telles que de quel travail sommes-nous en train de parler, quel travail pour quelle société et quel travail pour quelle planète². De même, il faut accorder au travail un soutien politique, des garanties juridiques et le confronter au lieu social qui lui correspond.

Si il est indispensable d'entreprendre un processus reconstituant du travail, c'est parce que notre manière de le concevoir a été pervertie. Une époque est en train de se terminer et le concept que nous utilisions jusqu'à maintenant est un concept révolu parce que, entre autres choses, le pacte de coexistence lié au travail a été rompu. En réalité, deux

1 Traduction de l'espagnol par Anouk Devillé.

2 Voir le livre de Juan José Castillo, Ruth Caravantes Vidriales, David García Arístegui, Chus González García et Rocío Lleó Fernández, *Qué hacemos con el trabajo*, Akal, Madrid, 2013, p.61.

pactes se sont rompus: le premier correspond à une rupture qui nous effraie, celle qui touche au pacte social de l'après-guerre mondiale en Occident; le deuxième, rupture heureuse, est celui du contrat sexuel sur lequel se maintenait le système patriarcal.

Mais procédons par ordre, en commençant par ce qui nous est le plus proche dans le temps. Toutes les constitutions européennes que nous connaissons sont nées d'un pacte entre les différentes forces qui ont été représentées jusqu'à maintenant par la classe politique institutionnelle. Dans chaque pays de l'Union Européenne, ce pacte possède sa singularité, une date et un contexte d'origine. Toutes les Constitutions ont vu le jour immédiatement après la Seconde Guerre Mondiale ou plus tard, comme en Grèce, au Portugal et en Espagne, mais toutes partent du même esprit lié à la consécration de la paix. Elles ont toutes une marque génétique identique liée à la nature des Etats sociaux dont l'horizon était constitué, au coeur même du système capitaliste de production et du système de représentation politique de parti, d'un idéal égalitaire. Un horizon qui a signifié plutôt une certaine limite à l'exploitation du système économique capitaliste qu'une constante inspiration institutionnelle, mais qui a eu une importance énorme tout au long de ces 50 dernières années. Aujourd'hui elle a été trahie. Ce bien-être certain, pour la première fois présent dans l'histoire sanglante de l'Europe, a été le résultat d'une concession et d'une victoire de la classe ouvrière après les deux guerres, tout en servant d'antidote pour cette même classe qui pouvait voir une alternative dans le communisme soviétique. Effectivement, la Guerre froide est arrivée à sa fin avec la chute du Mur de Berlin il y a déjà un certain temps. Mais la création des Etats sociaux ou des Etats-providence –la seule marque de progrès dans une Europe capitaliste triomphante des années cinquante- a servi de contrepoids dans le règne dominant de l'argent et des valeurs du marché. Ils sont pourtant aujourd'hui en danger dans beaucoup de nos pays. Nous pourrions dire que le pacte de l'après-guerre mondial, anticorps d'une possible troisième guerre, a été rompu par la politique institutionnelle, qui ne représente définitivement plus les intérêts des travailleurs et travailleuses. Boaventura de Sousa Santos a dit que nous vivons dans des démocraties suspendues, où un petit cercle de personnes, pour qui personne n'a voté, s'est converti en une espèce de « cercle de liquidateurs de pays » en imposant la priorité de la dette sur la vie. Ou comme nous l'affirmons un certain nombre de juristes, bien au-delà même du projet constitutionnel³.

Mais, heureusement, un autre pacte beaucoup plus ancien est en train d'être rompu au même moment. Le pacte sexuel fondateur de plus de 6000 années de domination du système patriarcal, dont le capitalisme est une de ses inventions politiques les plus récentes, réunissait les hommes autour de leur pouvoir masculin exercé sur les corps des femmes⁴.

3 Un projet constitutionnel est une espèce de pacte politique, qui se matérialise en un texte juridique qui est la clef de voûte du droit, des normes qui régissent la cohabitation de personnes durant un certain temps et dans un espace déterminé.

4 "El final del patriarcado ha ocurrido y no por casualidad" (janvier 1996, Sottosopra Rojo) dans Librería de Mujeres de Milán, *La cultura patas arriba*, traduction de María Milagros Rivera Garretas, horas y HORAS, Madrid, 2006, p.185.

Par conséquent, le moment est venu de commencer à construire de nouvelles fondations dignes qui puissent soutenir la vie, être en phase avec la nouvelle réalité et assumer ce que nous devrions préserver des modes de vie que nous avons jusqu'à aujourd'hui. Un ordre de vie se fonde sur un ordre symbolique, c'est-à-dire sur les mots qui le nomment. Et une des explications de notre incapacité politique dans certaines occasions de faire face à ce qui arrive consiste dans le fait que nous sommes souvent incapables de nommer la réalité. Dans l'actualité, beaucoup de choses ne sont plus comme avant, -ce qui remonte parfois même avant la crise-, et elles ne le seront plus jamais. Voici les prémisses à partir desquels nous devons construire.

Ce changement est aujourd'hui évident dans le monde du travail. Pendant les années quatre-vingt, les capitalistes se sont rendus compte qu'ils étaient en crise par rapport à la matérialité de la réalité. Son système productif et de consommation vorace s'effondrerait parce qu'il finirait par épuiser les matières premières et les sources d'énergie non-renouvelables de la planète. Ils en étaient tellement conscients qu'ils ont créé la « richesse » immatérielle ou, dit autrement, ils ont virtualisé la production sous la forme de marchés financiers par pur manque de soutien matériel de leurs budgets. Et cette opération géniale, mais mensongère à son origine, a explosé à la face de la population mondiale, qui assiste, anesthésiée, à la gravité de la situation, bien que se réveillant peu à peu de son état de perplexité. D'un côté, un processus d'encore plus d'accumulation du capital est en train de se produire, en prévision nous supposons, de ce qui se prépare. Forbes, un important porte-parole du capitalisme, soutient que nous nous trouvons dans une guerre de classes et que c'est la classe capitaliste qui a gagné. Ce qui est vrai, mais c'est une vision totalement à court terme. Si la classe ouvrière majoritaire perd, ce qui dévasterait la planète dans tous les sens du terme, le cercle des « liquidateurs des pays » perdra aussi. C'est la condamnation à mort du système économique capitaliste, un système qui non seulement ne crée pas de richesse mais en plus la détruit constamment⁵.

C'est pour cela que nous sommes à un moment extrêmement important, voir décisif. Nous ne sommes pas seulement en crise, nous sommes face à un changement de civilisation, qui, si nous en profitons, nous permettra de construire, mais dans le cas inverse, celui-ci sera utilisé, sans possible retour, pour attaquer et détruire la vie.

2.- Un changement de civilisation : quel travail, pour quelle société, pour quelle planète

Qu'est-ce qu'une crise ? Est-ce que c'est ce qui est en train de se passer dans le monde global et dans notre propre maison ? Une crise est-elle un moment difficile qui peut être dépassé avec beaucoup d'effort et beaucoup de temps -toujours plus de temps ? María Moliner, dans son *Dictionnaire de l'usage de l'espagnol*, affirme que la crise est « un

5 Ramón Fernández Durán, *La quiebra del capitalismo global: 2000-2030. Preparándonos para el comienzo del colapso de la civilización industrial*, Ecologistas en Acción, 2010.

changement très marqué de quelque chose ». Etymologiquement, si nous revenons à l'origine du mot crise, celui-ci vient de *krinein*, qui signifie « séparer », « juger », « décider ». Nous pourrions dire, en mettant en relation l'origine et l'usage courant du mot, que la crise est un temps de changement, de séparation de ce qui a été jusque-là et, pour autant, de décision sur la direction à prendre. Elle ne suppose pas seulement un arrêt en chemin, si la vie nous permet des arrêts, mais bien une nécessité de transformation. Quand cet avertissement touche tout autant les relations de production et le concept de travail en lui-même, que les relations entre hommes et femmes, la crise peut alors signifier un changement de civilisation.

Un changement de civilisation implique qu'une partie fondamentale du mode de vie et de relation entre les êtres humains est en train de changer et ne sera plus jamais identique. Le récent système d'exploitation capitaliste est en voie d'effondrement⁶ ; et les femmes ont mis en marche une révolution en occupant les temps et les espaces qu'elles désirent et pas seulement ceux qui leurs sont assignés par l'ordre dominant patriarcal qui règne depuis plus de six mille années.

Il est évident que le travail est une des pierres angulaires de cet ensemble complexe de changements. Jusqu'à maintenant, et depuis trois siècles, le travail salarié a été et a tenté d'être le seul lieu autour duquel le groupe social s'est organisé. La modernité a établi l'exploitation du travail comme moyen d'accumulation de ceux qui possèdent les moyens de production. D'autre part, elle a situé le travail comme lieu de médiation tant pour accéder à tout ce qui est indispensable à la vie que à la possibilité d'accès aux droits de citoyenneté. Les luttes ouvrières et syndicales ont permis que le travail salarié soit l'accès à la citoyenneté dans de nombreux pays d'Europe, et donc aussi l'accès aux droits, en en faisant un instrument indispensable pour avancer vers un horizon égalitaire au sein même des Etats sociaux. Cependant, dans ce processus d'accumulation, les femmes ont eu une fonction centrale puisqu'elles ont été les productrices et les reproductrices de la matière capitaliste essentielle : la force de travail⁷. Ainsi, le travail des femmes dans les foyers se révèle comme le pilier sur lequel s'est construit l'exploitation des travailleurs salariés. La division sexuelle du travail est le secret de la productivité, c'est-à-dire la moitié de l'humanité a travaillé de manière invisible et totalement dévalorisée pour soutenir l'exploitation de l'autre moitié de l'humanité salariée. Avec l'incorporation massive des femmes au monde du travail, les vieux schémas continuent à être en vigueur puisque c'est la femme – ou la femme qui la remplace⁸ - qui continue à maintenir la reproduction de la vie, sans que les hommes ne

6 VVAA, *Qué hacemos con la crisis ecológica*, Akal, Madrid, 2013.

7 Silvia Federicci, *Calibán y la bruja. Mujeres, cuerpo y acumulación originaria*, Traficantes de Sueños, Madrid, 2010, p.16. En version française, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Paris, Entremonde, 2014.

8 Amaia Pérez Orozco, *Cadenas globales de cuidado. Qué derechos para un régimen de cuidados justos*, Instituto Internacional de Investigaciones y Capacitación de las Naciones Unidas para la Promoción de la Mujer (UN-INSTRAW), en red: http://www.mueveteporlaigualdad.org/publicaciones/derechosparaunregimenglobaldecuidadosjusto_2010.pdf

se soient encore posé de manière massive la possibilité d'assumer leur part de responsabilité, et de plaisir, dans ces tâches⁹. De là la nécessité de la politique des femmes pour compléter les luttes émancipatrices et de classes.

Comme l'exemple espagnol le montre avec l'effrayant chiffre de 6 millions de personnes sans travail rémunéré, le concept de travail comme nous le connaissons est aujourd'hui caduc. Il est donc essentiel d'aborder ce moment de resignification et de recherche de sens du concept de travail à partir d'un regard qui assume que le monde, la société, est peuplé par les deux sexes, deux sexes différents mais égaux en valeur. De même, il faut prendre en compte le fait que la planète est limitée et que nous arrivons au terme de ses réserves en matières premières, d'énergies renouvelables et de qualité de l'air et de l'eau indispensable à la vie. Tout cela, alors que le modèle capitaliste de production réel et virtuel passe par une profonde crise, et que son père, le patriarcat, est agonisant, blessé à mort par la lutte pacifique des femmes, qui ne lui concède plus aucune confiance.

3.- Le passage de l'emploi au TRAVAIL

Je n'ai jamais aimé le mot *emploi*. Il contient quelque chose d'important, qui cache, qui rend invisible. Si nous cherchons dans le langage technocratique de la politique, l'origine de l'usage du substantif emploi -qui a ensuite contaminé l'académie universitaire-, nous pouvons observer qu'il se situe précisément dans la crise même du concept de travail. Quand les mots ne nomment plus la réalité, c'est-à-dire, quand le mot *travail* a perdu sa force symbolique dû au manque de travail pour le capital, il a fallu nommer cette nouvelle réalité. Mais la manière de nommer est une option politique : on peut utiliser des mots honnêtes et fidèles à ce qui se passe, à ce qui est, ou on peut manipuler. Et comment nommer cette nouvelle réalité, née d'une crise du modèle capitaliste qui, au lieu de créer de la « richesse » a détruit brutalement des postes de travail, des droits sociaux et la nature elle-même ? Comment nommer une réalité dans laquelle le travail salarié est un bien rare, comme l'est le pétrole ? Comment nommer une réalité productive qui délaisse la majorité des travailleurs et des travailleuses du monde à l'économie informelle, c'est-à-dire hors des limites du droit garantiste ? C'est ainsi que le tout qui forme la vie a été réduit face à un tel défi et la partie intéressée du système y a apporté une réponse réductionniste en introduisant des mots tel que le marché de l'emploi, les employeurs, les politiques de l'emploi, la formation à l'emploi, l'employabilité, les nouveaux entrepreneurs... C'est-à-dire toute une campagne d'invisibilisation symbolique de ce qui était en train de se passer, en retournant les cartes et en mettant l'accent sur la valeur de celui qui emploie et non sur celui qui travaille. En menant une politique du privilège alors que quelque chose de fondamental comme le travail pour le capital se convertit en un bien rare. Le système dominant a réagi en attribuant une valeur symbolique -à travers les mots- à ceux qui non seulement détenaient les moyens de production mais aussi avaient la possibilité de choisir qui

9 Laura Mora Cabello de Alba, «Del malabarismo cotidiano a una nueva civilización más allá de la igualdad. La *re-conciliación* de la vida laboral y familiar», *Revista de Derecho Social*, núm. 37, 2007.

employer parmi une grande armée de réserve. Rien de neuf sous le soleil : les créateurs d'emploi -ce travail si précieux dû à sa rareté et même temps indispensable pour vivre dans notre organisation sociale- sont devenus les nouveaux héros de la société. Le problème est que nous sommes tombés dans le piège de manière massive¹⁰. Et nous sommes tombés dans le piège non seulement parce que le pouvoir avait une grande capacité de conviction et les moyens pour convaincre mais aussi parce que, bien que de manière fallacieuse, l'emploi venait combler un vide laissé par la crise du concept classique et capitaliste de travail.

En 1996, nous avons lu pour la première fois quelque chose de différent qui tentait de remplir ce vide de sens à partir du droit du travail lorsque Umberto Romagnoli a publié son célèbre essai qui parlait du passage « du travail aux travaux »¹¹. Je m'en souviens bien, bien qu'à ce moment je n'y avais rien compris, mais lorsque les mots arrivent à exprimer, même si celui qui écoute n'y comprend rien, ils laissent une trace qui peut être approfondie au moment opportun. Ce que veut dire « du travail aux travaux » est facile à comprendre aujourd'hui en observant ce qui est en train de se passer : le concept de travail salarié que nous, les professionnels du droit du travail avons manié, est en train de disparaître peu à peu. Même si une bonne partie de la classe ouvrière continue à jouir du statut de salarié, c'est une tendance que la majorité de la jeunesse ne connaît pas ; beaucoup de personnes âgées ont été expulsées de celui-ci ; les femmes -sauf dans l'Administration publique non tertiaire- se dirigent vers l'auto-emploi ; les chiffres de faux indépendants et du travail au noir augmentent, le chômage monte en flèche de manière impitoyable.

Donc, si avec le concept de travail salarié, autant de personnes se retrouvent hors de la couverture protectrice du droit du travail et des droits de citoyenneté qui y sont liés, il faudra penser à une refondation constitutionnelle. Il est nécessaire de changer notre regard et de *re-connaître* effectivement ce qu'est le travail et quels sont les travaux nécessaires à la vie. Nous trouverions certainement une mine infinie de travaux dont la priorité est le bien vivre.

4.- Un nouveau pacte sexuel, un nouveau pacte collectif

En étant conscients que les femmes ont été les protagonistes d'une révolution réelle et symbolique d'un calibre inimaginable, et que face à cette situation, le patriarcat agonisant tente chaque jour que les hommes, mais aussi beaucoup de femmes, l'ignorent ou n'aient pas de mots pour l'exprimer bien que celles-ci la vivent dans leur propre chair¹² il est nécessaire de faire un effort pour construire une politique incarnée dans

10 Nos lois, notre économie, nos journaux, nos livres, nos universités sont pleines de ces mots qui jouissent d'un grand prestige.

11 « Du travail décliné au singulier aux travaux au pluriel », lors de son investiture comme Doctor Honoris Causa à l'Université de Castilla-La Mancha, 1996. En *Relaciones Laborales*, núm. 1, 1997.

12 Le patriarcat est agonisant parce que beaucoup de femmes et de plus en plus d'hommes ne lui font plus confiance. Nous pourrions dire que le patriarcat est mort chaque fois qu'une ou un de nous ne lui accorde pas d'espace dans son ordre vital. C'est pour cela que cette révolution est pacifique, parce qu'elle

cette nouvelle réalité¹³.

Quelle révolution avons-nous fait, nous les femmes ? Cette révolution consiste à vaincre, de manière pacifique et avec sens, des milliers d'années de système de domination patriarcale dans lequel les hommes ont scellé entre eux un pacte sexuel, par la force, pour s'emparer et s'appropriier les corps des femmes¹⁴. Dans nos démocraties égalitaires, ce pacte continue à être en vigueur bien que le paradigme de l'égalité semble offrir aux femmes le leurre d'être comme eux, de manière trompeuse puisque nous ne sommes pas des hommes. Illusoire parce que impossible, mais possible dans la réalité pour beaucoup de femmes qui l'ambitionnent constamment au prix d'un détachement de leur propre être. Parce qu'on choisit d'être femme bien que ce soit quelque chose qui ne soit pas objet de choix¹⁵.

La révolution se maintient à partir de ce choix conscient ou inconscient de vouloir être femme, mais aussi homme, au-delà du patriarcat. Beaucoup de femmes du monde entier et quelque soit leur classe sociale, sont en train de le faire pour elles, pour leurs filles et pour leurs fils. C'est une révolution symbolique parce qu'elle construit un autre monde et aussi parce qu'elle nomme- en lui donnant de la valeur- beaucoup de pratiques que les femmes ont accomplies toute leur vie mais qui étaient restées invisibles dans le système patriarcal dominant.

Pour cela, beaucoup d'entre nous disent que les femmes, tout en reconnaissant certaines postures bienfaites de certains hommes législateurs, professeurs, juges, syndicalistes, compagnons, amants, ne sont plus objet de tutelle mais bien des sujets de droit. Et ce qui est plus important et évident encore, bien que ce soit une authentique révélation pour certains et certaines, les femmes ne sont ni un groupe ni un secteur social, nous sommes juste la moitié de l'humanité. Et à partir de ce constat, énormément de femmes ont décidé que le système qui nous opprime, qui nous considère comme objet, qui nous viole de manière réelle et symbolique à tout moment, qui nous considère comme objet de propriété, est impensable. Et qu'il ne prend pas en compte nos désirs.

La vraie gauche politique défend la réappropriation sociale des moyens de production

n'a pas besoin de tuer rien ni personne, mais juste de construire un espace symbolique libre, construire un agencement de vie autonome. Cette perspective est parfaitement compatible avec le paradoxe du fait d'être conscient de la mort d'un ordre mais de devoir résister aux enjeux de sa chute, qui peut durer longtemps.

13 J'ai remarqué dans mon expérience quotidienne, dans mes cours ou mes conférences, qu'il existe, dans un premier temps, une résistance de la part de beaucoup de femmes de tous les âges, à reconnaître notre révolution. Mais il suffit alors de la nommer et de donner sens à ses/nos pratiques de liberté, pour que, de manière quasi instantanée, elles incarnent les mots « révolution des femmes » sous la forme de superbes sourires, parce qu'elles se rendent compte de la valeur de quelque chose de très important et heureux.

14 Pour approfondir en ce sens, Carole Pateman, *Le contrat sexuel*, La Découverte, coll. « textes à l'appui », 2010, dont la thèse met en question la théorie classique du contrat social.

15 María Milagros Rivera Garretas, « Signos de libertad femenina », en la *Biblioteca Virtual de investigación Duoda* (BViD, en www.ub.edu/duoda/bvid). D'autre part, je suis aussi convaincue qu'aujourd'hui on peut décider d'être homme hors du patriarcat -hors de ce pacte sexuel fraternel et violent-, qui ne sert absolument pas à un homme qui aime la vie et, pour autant, les femmes et lui-même.

capitalistes comme un des instruments politiques possibles de distribution de la richesse et de dépassement de l'ordre dominant. Par contre, cette même gauche ne reconnaît pas qu'il y a eu un changement de titularisation de la propriété des corps des femmes, passant des hommes à nous-mêmes. Une réappropriation qui cependant n'implique pas une propriété privée individualiste parce que le corps féminin est véhicule de vie, de relations, de pratiques politiques, de droit, mais pour faire droit et politique à partir d'un corps de femme¹⁶.

Tout cela suppose un véritable changement de civilisation qui signifie que le masculin naissant qui est en processus de se libérer du patriarcat commence à reconnaître l'autorité et la liberté des femmes et à entrer en relation avec le féminin libre. Dans un même mouvement, il s'éloigne de relations patriarcales, tant avec lui-même qu'avec le féminin opprimé que chacune et chacun avons en nous. Il n'y a plus un centre de gravité permanent¹⁷. Les hommes doivent avoir conscience qu'exclure aujourd'hui la différence libre d'être femme est une perte énorme en termes de civilisation et pour leurs propres vies. Tout comme l'est le fait de ne pas travailler la différence libre d'être homme¹⁸.

C'est dans ce cadre que se situe la nécessité originelle d'un nouvel horizon sexuel, où les hommes et les femmes se pensent eux-mêmes et se pensent en relation à l'autre sexe. Penser que la construction du collectif est possible sans un processus de resignification de ce qu'est être homme ou être femme alors que nous passons par une crise du patriarcat capitaliste, c'est faire fausse route. C'est une fuite en avant qui fait confiance à des outils politiques dépassés qui laissent le sens de la politique dans le terrain mouvant du public. Il ne peut pas y avoir de politique si les hommes et les femmes qui la pratiquent n'ont pas une acceptation libre d'eux-mêmes et de la relation qu'ils entretiennent avec l'autre moitié sexuée de l'humanité. Pour cela, être homme, être femme, transcende la classe et l'enrichit comme catégorie, la protège avec le sauf-conduit de partir d'un point précis, de l'origine de ce que nous sommes.

A partir de là, nous avançons la nécessité incontournable d'un nouvel horizon sexuel comme condition *sine qua non* pour pouvoir formuler un nouveau pacte collectif.

En ce sens, comme nous l'affirmions un peu plus haut, le pacte social de l'après-guerre qui a donné naissance à la création des Etats-providence et de larges programmes de protection sociale, a été rompu. Qui l'a rompu et pourquoi ? La classe capitaliste, parce qu'elle n'est pas prête à céder une part de ses bénéfices et parce qu'elle se sait en crise et

16 Laura Mora Cabello de Alba, "Un cambio de civilización: el trabajo de las mujeres como palanca", *Revista de Derecho Social*, núm. 61, 2013.

17 Comme l'avait affirmé Franco Battiato dans les années quatre-vingt, quand de manière ironique il chantait « je veux être un centre de gravité permanent, ne me faites jamais changer d'idées sur les choses, sur les personnes... », et il finissait la chanson en disant « j'ai besoin de toi ». Sans doute, avait-il besoin d'une médiation pour se confronter au changement de centre de gravité propre à la vie. Chanson qui fait partie d'un disque dont le titre est *La voix du patron* (1981).

18 Juan Cantonero Falero, "Habitando mis márgenes: ser hombre en relación de diferencia", *Revista Duoda*, núm. 28, 2005.

a besoin plus que jamais d'accumuler. Il n'y a pas de luxe ou de miettes de pain à répartir quand la fin approche. Par ailleurs, la classe ouvrière n'a pas tout à fait conscience de cette crise qui semble plus spécifiquement celle de l'ennemi. Il ne faut pas s'étonner d'écouter nos propres voix accorder du crédit au système dominant lorsque nous affirmons que le capital trouvera la manière de se régénérer, de faire ce qu'il faut pour se perpétuer. Pourtant, c'est un système économique blessé à mort, un vampire zombie, que se sait en manque de sang dont il a besoin d'ingérer des quantités et de le vendre pour continuer à se maintenir. Les symptômes sont pourtant plus de l'ordre du rôle que des signes de récupération. Cet avare a provoqué sa propre condamnation, en emportant avec lui les matières premières, les énergies, l'usage de l'eau, le dégât de vies humaines qui sont renouvelables comme main-d'œuvre mais qui sont un bien rare global lorsqu'ils agissent comme des consommateurs insensibles complétant ainsi le circuit de la consommation déprédatrice qui soutient l'économie capitaliste. Combien de temps faudra-t-il pour que le système capitaliste patriarcal tombe ? Personne ne le sait... des années, des décennies, plus encore que notre courte vie, ou le temps d'une étincelle. Mais nous avons besoin d'une autre politique pour contribuer à sa chute et construire une alternative, afin que les gravats de sa destruction ne nous tombent pas dessus. C'est dans ce lieu imprécis mais nécessaire que se situe le nouveau pacte collectif.

Qu'est-ce qu'un pacte collectif aujourd'hui ? Je pense que c'est une rencontre politique entre des hommes et des femmes avec un sens libre de leur être dans le monde et qui proposent de nouveaux modes de vie sachant que les manières de vivre et de travailler que nous connaissons n'ont plus de sens. Les pactes vont se construire à mesure que, entre les personnes ordinaires, apparaît la nécessité de « rendre possible l'impossible que chaque réalité contient en son sein »¹⁹. Le mouvement 15M, ou les indignés comme on les nomme au niveau global, ont été un exemple de cela parce qu'ils ont réussi de manière ordinaire que les gens se réapproprient la politique, même depuis le fauteuil du salon face au téléviseur. Les hommes et les femmes qui ont participé au 15M ont réussi à rompre le monopole de la politique du paradigme de la politique représentative tant condamnée socialement, et ont ouvert la possibilité de changer le monde à quiconque était disposé à accepter le défi. Cela ne veut pas dire que les consciences changent du jour au lendemain, mais une fenêtre d'air respirable s'est ouverte, et la possibilité de faire une politique unie indissociable des nécessités s'est imposée. Et des nécessités il y en a beaucoup. Cela a été un heureux et fragile commencement qui, il faut le souligner, a connu une grande présence de la politique des femmes²⁰.

5.- Le travail avec sens, le travail qui soutient la vie

19 María Milagros Rivera Garretas, lors de la présentation du séminaire «La política de las nuevas madres», *Duoda*, Barcelona, 11 de mayo de 2013.

20 Laura Mora Cabello de Alba, « ¿Qué tiene de femenino el 15M? », *Diagonal*, n° 153, 27 juin 2011. Aujourd'hui, nous assistons à l'éclosion de nouvelles formes de faire de la politique institutionnelle conduites par des femmes comme Manuela Carmena à Madrid (www.sinpermiso.info/textos/index.php?id=8010), Ada Colau à Barcelonne (interview ici : www.sinpermiso.info/textos/index.php?id=8011), ou Monica Oltra à Valence (www.lamarea.com/2013/10/11/entrevista-oltra/).

Finalement, qu'est-ce que travailler ? Quel en est le sens ? Comme toujours, il est intéressant de s'interroger et de penser les choses, surtout dans de processus constitutifs. De plus, dans ce cas-ci, cela ne pose pas de problème majeur puisque le concept capitaliste du travail n'est pas apparu il y a si longtemps, même si il règne de manière absolue, en tentant de nier, dans toutes les idéologies, tout autre vision de celui-ci au-delà de la dialectique du capital.

Travailler est une activité humaine basique et indispensable, qui consiste à créer de la richesse, à donner du sens à la vie, à avoir des relations avec ce qui est extérieur et intérieur à soi-même, et à obtenir les moyens nécessaires pour vivre dignement. La philosophie taoïste le résume parfaitement et en beauté en décrivant le travail comme la « capacité de l'être ». Pour la physique, le travail est simplement un passage d'énergie. Selon moi, les féminismes ont apporté d'importantes contributions en ce sens, en nous rappelant que les femmes réalisent beaucoup de tâches productives, et que pour autant elles travaillent, alors que le travail a toujours été défini comme l'activité productive à la mesure du corps de l'homme.

Le judicieux binôme travail productif/travail reproductif, qui a établi la division sexuelle du travail à l'intérieur du capitalisme, nous semble insuffisant parce qu'il nous enferme, nous les femmes, dans une dichotomie qui réduit notre expérience. Ce fut et c'est une excellente manière de comprendre comment le capitalisme se nourrit de nos efforts invisibles à ses propres yeux, et souvent aux nôtres, et de mettre en évidence l'absence de la majorité des hommes dans le maintien de la vie. Mais dans un processus de construction d'une pensée partant de notre pratique, cette dualité ne tient pas compte de la réalité du travail féminin. L'audace se situe dans le fait de sauter au-delà de ce binôme avec les mots, car les faits l'incarnent déjà. Si le travail est créateur de richesse, sachant que celle-ci est production de valeur, les femmes ont beaucoup travaillé tout au long de l'histoire, en réalisant des tâches qui servent à la vie. Elles sont parvenues, ni plus ni moins, à ce que l'espèce humaine survive à la société patriarcale violente. Les femmes d'aujourd'hui, les femmes du *double oui* au travail et à la maternité, passent d'un travail à l'autre sans filet, bien qu'avec un certain vertige²¹. Elles produisent de la valeur ici et là, en choisissant où cela a du sens de le faire. Et quand il y a absence de sens dans le travail, nous en souffrons beaucoup, et parfois même jusqu'à en tomber malade. L'autre jour, par exemple, une jeune amie me confessait avec une certaine ironie angoissée qu'« elle était la chômeuse la moins chômeuse du monde ». Pourquoi ? Parce qu'elle travaille du matin au soir en cherchant un travail rémunéré ; parce qu'elle a commencé, avec d'autres amies, un projet de loisir pour enfants ; parce qu'elle accompagne sa mère et son père, son compagnon ; parce qu'elle prend soin d'elle-même ; parce qu'elle continue à se former. Si chaque femme et chaque homme est incapable de trouver un sens à son activité et de nommer travail ce qui l'est, alors qu'il n'y a pas un salaire décent

21 AAVV, *Trabajo y maternidad. El doble sí. Experiencias e Innovaciones*, traduction de Laura Mora y Lola Santos, horas y HORAS, Madrid, 2011.

en échange, les processus de précarisation sont beaucoup plus durs parce que nous manquons de mots justes pour les nommer, et que, en raison de ce « non-être », ils n'ont pas de sens, et évidemment, pas de valeur.

Ainsi, la pensée et la pratique politique des femmes sont un levier universel -tant pour les femmes que pour les hommes- car elles permettent de resignifier le concept de travail, de réfléchir à son sens. Elles aident aussi à repenser tout cela en relation avec le concept de productivité lui-même et de création de la richesse. Il est indispensable de comprendre la productivité en termes de vie, selon une mesure appropriée en mots, en santé et en bonheur. Une mesure qui excède évidemment la logique du bénéfice économique capitaliste et qui se soutient sur la richesse des relations de/entre les sexes, sur l'épanouissement à partir de la vocation²² et sur un concept de travail qui se construit à partir du maintien de la vie, ce qui est un processus constituant déjà en marche.

22 María Zambrano a écrit que la vocation -appel auquel il faut obéir- fait que “la raison se concrète, s'incarne, cherche un chemin pour rassembler être, vie et réalité”, dans “la vocación del maestro” (1965), dans *Filosofía y Educación*, ed. Ángel Casado y Juana Sánchez-Gey, *Ágora*, 2007, p. 109.